

Je suis tombé amoureux d'une fille.

Un jour, je lui déclare mon amour, mais cet amour n'est pas réciproque. Nous devenons tout de même amis. Nous nous voyons fréquemment, jouons aux échecs et nous enivrons ensemble.

L'amour m'apparaît à nouveau concevable, son refus à elle, précipité, ses yeux avides. Je commence à traduire tous ses gestes comme une invitation, tous ses regards comme une déclaration. Toutes mes pensées lui sont destinées, mon temps lui est dévolu, mes rêves lui sont dédiés. Je vois mon amour affamé, et bien que je m'efforce toujours de le lui cacher, je sens qu'elle le devine.

Un soir, après une projection de film chez elle, je reste seul une vingtaine de minutes dans le hall de l'immeuble, à m'infliger le reste de la bouteille de vin qu'on avait entamée ensemble. Sûr de vouloir lui dire *je t'aime*. Certain de cette réciprocité. Impatient d'y céder. Je remonte, frappe à sa porte, gêné par ces

mots que je suis sur le point de lui livrer, convaincu pourtant qu'elle les attend. Je lui confie *je t'aime*, je compte sur un *moi aussi*.

Non. Elle déclare n'éprouver aucune attirance pour moi, aucune passion, aucun amour. Rien. Nous nous quittons en nous prenant dans les bras, et j'associe désormais cette étreinte à un espoir mourant.

Puisqu'alors je vivais dans un déni que seuls les mots ont su briser, je cherche à mieux saisir ce qui se dit sans eux, la manière dont je perçois le silence et dont je l'interprète. Me vient l'idée de m'imposer le silence comme une contrainte : si je ne l'apprivoise pas, il continuera d'inventer ses propres histoires.

Je décide de rencontrer des gens sans échanger un mot, pour comprendre et réussir à ne parler qu'avec le corps. Pour tenter de lire dans un regard, un geste, un pli du visage : aveu, désir, proposition, rejet, indécision. De sorte à ne plus jamais être blessé.

Comme c'est dans l'attirance et la séduction que naît mon tourment, j'en fais le point de départ. Je télécharge des applications de rencontre, sous un faux nom, par anticipation, car les mots et les prénoms n'auront pas leur place, et j'écis en description :

« Viens, on va dans un café, on s'installe à une table et on ne prononce aucun mot. On se dévisage, on s'exprime avec nos gestes, nos regards, nos sourires... Et ce n'est qu'au bout d'un certain temps, si on le veut, bien sûr, que l'on s'adresse la première parole. Ou que l'on se quitte, sans connaître la voix de l'autre. »

Fantine

3 avril 2022, Lyon

Rendez-vous donné à 16 heures au bar L'Âne sans queue.

J'arrive à 15 h 50 et commande un allongé. Le bar est presque désert. Les barmans, lassés d'essuyer le comptoir, guettent la porte, espérant de nouveaux clients. Leurs pauses clopes ponctuent ce calme inhabituel. Même la musique a baissé, comme pour s'accorder au silence ambiant. Tout semble figé : la poussière dans la lumière, les gens confortablement installés, un livre dans une main, un café refroidi dans l'autre.

Vers 16 heures, je reçois un message de Fantine m'informant de son retard, sans préciser combien